

THEATRE PERMANENT

# JOURNAL

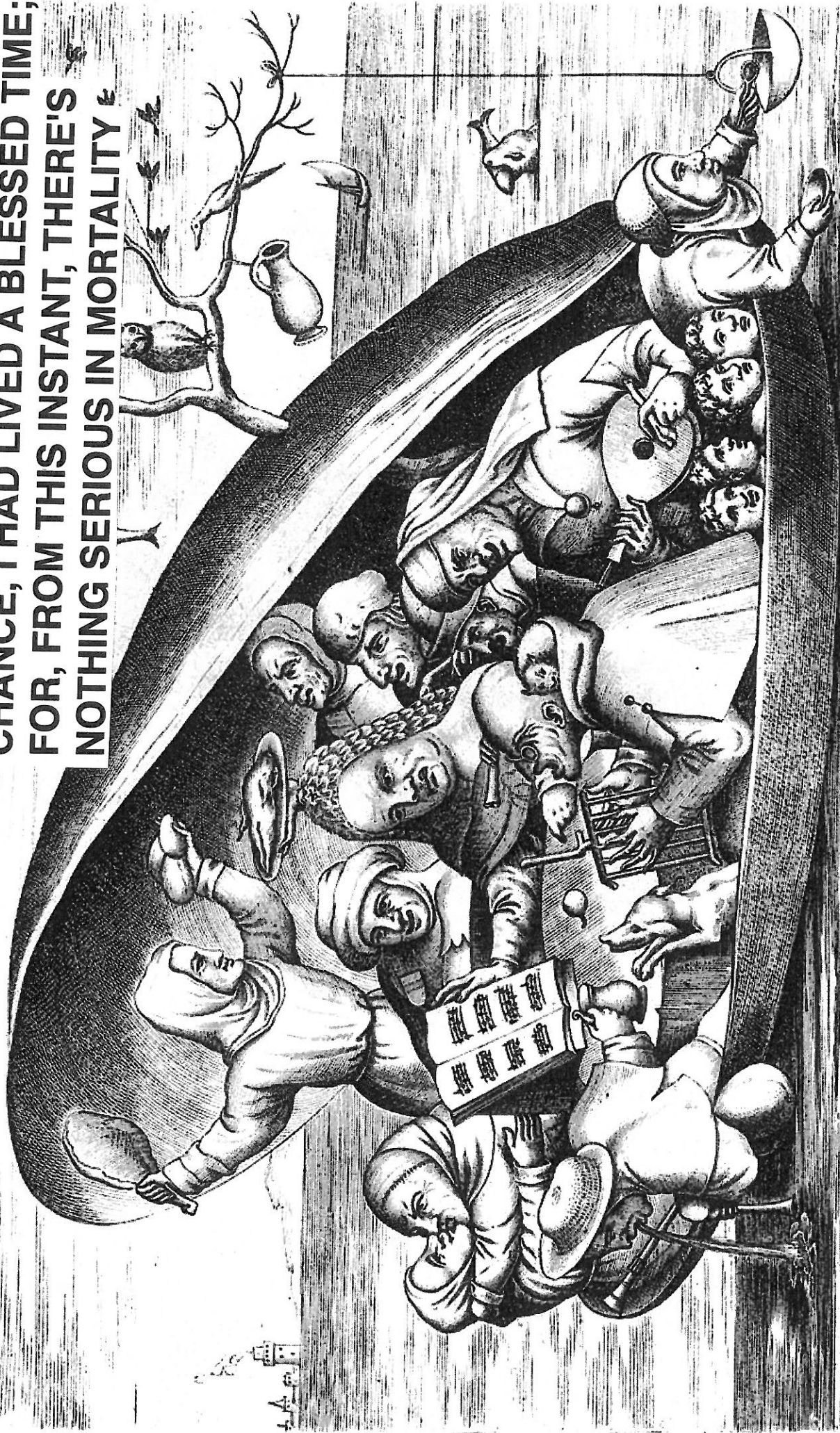
22 FEVRIER 2014

n° 99

THE ATTEMPT AND NOT THE FEED



HAD I BUT DIED AN HOUR BEFORE THIS  
CHANCE, I HAD LIVED A BLESSED TIME;  
FOR, FROM THIS INSTANT, THERE'S  
NOTHING SERIOUS IN MORTALITY &



Mc  
Harcourt's box  
H  
Cork  
EX-

Si j'avais pu mourir il y a une heure, j'aurais vécu une vie bienheureuse ; mais à partir de maintenant il n'y a plus rien de sérieux dans ce monde mortel,

# En avant

C'est la tentative, non l'action, qui nous perd

Je vais tenter mon dernier coup  
et je ferai comme s'il n'avait été précédé d'aucun autre  
comme si rien ne lui préexistait  
comme si pour que le si s'efface

Elle a dit « Faire ce qui est impossible  
Faire ce qui n'a pas encore été fait  
Et le faire quand même  
Le faire à deux. »

Il en a tremblé de sa promesse il en a tremblé d'être ainsi lancé dans l'acte il en aurait pleuré aussi si elle n'avait pas choisi pour eux l'inconséquence si elle n'avait pas décidé pour eux que l'impossible était à leur mesure.

Elle a dit « Faisons ce qui est sans exemple »

C'était dire

viens viens et

grisons-nous d'être deux

c'était dire all you need is me

c'était dire

viens sois impudique sois nu viens comme tu n'as jamais été ni avec moi ni avec aucune autre viens et étreins-moi à m'étouffer j'ai besoin de sentir ta colère que tu me dises comme tu me hais viens et ne demeure pas séparé de moi plus longtemps

et il a répondu et il est venu

et il a précédé l'acte dans la chambre

et il a pris les poignards qu'elle avait disposés

elle a dit « Soyons à nous-même notre inauguration »

et c'était

se jeter dans la gueule du loup

essayer, déjà faire le mouvement vers

tenter

oser

faire refluer l'impossible dans le possible

faire entrer le possible dans l'impossible

comme une condition de l'acte

la tentative n'ose pas elle sait déjà l'échec dans un mouvement de recul elle aimerait que les possibles s'offrent à ses yeux elle compte elle calcule elle investit elle prévoit elle est geste de petite pensée elle aimerait tendre la main vers le plus délicieux alors elle prend du recul encore et les possibles s'éloignent elle tend la main et elle recule mais elle ne voit plus rien et elle s'éloigne encore et sa main toute petite se tend  
je fais j'agis un pas et  
et l'obstacle ? Foncer ignorant  
foncer tête baissée sans savoir ce qui fera chemin  
foncer parce que le chemin n'existe pas parce qu'il ne préexiste pas  
foncer sans savoir où  
la tentative cherche à savoir  
elle voudrait  
elle couche avec le possible  
elle se vautre dedans et c'est une courte jouissance  
l'action ignore et dit je suis sans conséquences ni répercussions  
elle dit je suis mes propres conséquences mes propres répercussions  
elle dit je suis inconséquence  
je forge le monde qui saura me rétribuer celui à partir duquel je me donnerai raison  
l'action ignore l'échec car l'acte-même est déjà succès affirmation de l'être  
aller « de l'avant »  
et offrir au paysage devant les conditions d'existence  
quand nous serons grands nous saurons comment faire  
pour l'instant nous sommes petits alors faisons.

Et il plante le poignard dans le corps du roi  
et soir après soir c'est toujours le même crime,  
toujours le même acte impossible  
et pourtant chacun s'empresse d'en ignorer les conséquences.

Si je change l'intention  
je change la valeur de l'acte  
je réinvente le possible  
le réel ne décide pas pour moi  
je décide de ce qu'est le réel  
je décide de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas  
je décide qu'aux origines du langage le mot « après » désignait le passé et « avant » l'avenir  
– était-ce cela le théâtre ?

Je ne sais pas si ça compte  
Il dit cela il aimerait que ceux devant que les crimes suivants ne comptent pas

qu'ils soient les conséquences de l'acte sans conséquences,  
qu'ils en soient sans répercussion parce qu'ils seraient la répercussion seule de l'acte sans  
exemple  
L'écho qui rebondit contre la montagne mais ne vient pas rebondir une seconde fois contre  
le corps boomerang  
Je ne compte plus  
Après il y a avance je ne compte plus sur toi les calculs abolis il avance sur la pente de l'acte  
sans exemple et il répète il fait seul il se grise mais plus de jour et de nuit il se répercute  
inlassablement contre lui-même à cet endroit sans jour et sans nuit il avance dans l'été  
antarctique  
Il répète et l'écho tombe tout autour de lui il n'entend plus sa voix et il avance en espérant  
s'adapter à lui-même

~~Adapte-toi~~

je suis cette phrase

adopte-toi

je suis cette phrase

comme lui aussi il pourrait l'être,

comme il l'a sans doute été,

comme je l'imagine être la tentative désespérée peut-être orgueilleuse peut-être d'écrire  
lui-même l'histoire depuis ses dernières pages,

cette phrase qu'elle t'offre un jour, elle, dans un café à Saint-Etienne, cette phrase qu'elle  
aurait pu lui offrir à lui, la neige tombe, c'est décembre, janvier, février peut-être tu ne sais  
plus, mais c'est froid, c'est neige, c'est flocon, les bus n'avancent plus, les voitures  
n'avancent plus, les piétons n'avancent plus, plus personne n'avance, time is out of joint, et  
tu es dans ce bus, immobilisée, tous parlent de la neige sur Paris – Il neige sur Paris vous  
vous rendez compte – Incroyable – C'est terrible ils ne doivent plus pouvoir faire grand-  
chose là-bas, là-bas donc, quand ici ne bougeait pas plus, tu es dans ce bus, puis dans ce café,  
elle est là, elle, elle sert des blancs au comptoir, elle nettoie les verres, elle crie sur le chien,  
elle crie sur le serveur et toujours elle chante, elle apporte le café elle chante, elle jette une  
phrase ou deux elle chante, elle t'envoie ses phrases depuis le point extrême de la pièce  
mais c'est comme tout près, comme dit à l'oreille, le couplet, et la phrase où elle l'avait  
laissée qui l'attendait sagement, elle dit Bagnolet elle dit Saint-Etienne elle dit Kairouan elle  
dit la neige pour la première fois elle dit les fruits qui ne sont pas les mêmes la langue  
identique à aucune autre la famille qui n'est plus le travail qu'en serait-il du travail ? elle dit  
le corps qui rechigne à s'habituer qui ne connaît pas les rythmes du jour et de la nuit qui ne  
connaît pas ces saisons qui entre comme nouveau-né vieux de quarante années et cette  
phrase qu'elle te dit

je me suis adoptée

c'était comme devenir à soi-même son propre enfant

décider pour elle seule du sens de son acte  
du sens de son histoire  
c'était refuser qu'il puisse être trop tard  
trop tard en soi pour une part de soi-même

Et cocher les cases  
ma vie est derrière le plus grand est passé  
IL Y A DES JOURS PARFOIS JE NE SAIS PLUS DU TOUT  
et cocher les cases et dire je suis sur le banc de touche  
le monde réel ce n'est pas qu'il s'efface, non, il est là, autour, les murs, le carrelage, la table,  
le lit, et les collines au loin  
joli en quelque sorte le monde  
ET LÀ LÀ OUI TOUT AUTOUR  
mais c'est comme si j'attendais que quelque chose arrive,  
comme si j'attendais que le vrai monde arrive  
maintenant allez-y je vous regarde  
je suis sur le banc de touche  
je m'arrête là un temps  
et la neige tombe sur le banc parce que trop froid nous sommes rentrés dans un café  
nous avons dit c'était le plus grand jeté derrière et grandit ailleurs nous avons dit c'était  
ailleurs et le café était chaud et je suis rentrée loin là-bas chez moi  
Chez moi  
quand les cases ont été cochées et quand commence vraiment  
avec la neige

je bousille kaputt lieblich le jouet est cassé  
les genoux cognés contre macadam  
comment je me suis mangée  
comment je me suis dévorée  
adoptée en tombant contre moi  
alors  
et si nous échouons et bien nous échouerons  
contre la grève après naufrage une nouvelle terre est découverte

Où était-elle cette terre ?

C'est l'erreur qui la découvre, c'est l'errance vers l'Inde qui invente l'Amérique,  
L'Europe n'est plus son propre monde,  
Il n'y a plus de centre – il n'y en a jamais eu – nous inventons l'existence du centre pour  
donner à l'intention une direction d'action – nous n'avons plus besoin de portulans – deux  
droites parallèles se rejoignent à l'infini – se rejoindre à l'infini qui serait ne jamais se

rejoindre – pourtant en 1344, à Sienne, Ambrogio Lorenzetti est seul dans son atelier – il travaille à son *Annonciation*, il peint l'impossible qui vient dans la peinture, l'incommensurable de la figure dans la figure même – la Vierge mère la parole qui féconde Dieu fait Homme Dieu fait chair – il peint – il est seul dans son atelier et voilà qu'il place son doigt sur le panneau de bois et décide qu'à l'endroit de sa main les lignes parallèles se rejoindront – après seize siècles d'écart seize siècles de coexistence impossible l'artiste décide contre le géomètre que deux droites bien que parallèles peuvent se rejoindre – il invente l'impossible

L'axiome d'Euclide – l'intention du plan – contre les manifestations de l'acte  
Le postulat non-démontré qui décide  
prend le pas  
prend la droite à bras son corps  
ne prend pas sur soi  
ne s'adapte pas  
elle dit je ne prends rien sur moi Anchise aux oubliettes  
je prends tout de l'avant je prends les devants  
j'avance léger aux adieux des actes passés  
mais pris l'un contre l'autre ils trébuchent ensemble  
insupportable ensemble quand l'autre colle son propre visage devant son miroir  
alors avancer à deux droites en slalom  
et changer contre l'autre au point de rencontre et s'échanger les droites  
n'a vu que du feu dans le vacillement du point impossible  
et le feu s'embras(s)e  
il prend le pas sur elle  
elle brûle devant elle  
nous avons un feu en nous et une volonté

Adèle Gascuel et Barbara Métais-Chastanier

# TO KNOW MY DEED, 'TWERE BEST NOT KNOW MYSELF



*Je ne préférerais pas me connaître plutôt que de connaître ce que j'ai fait*  
*Thos. Dennis, Offprint, 1851, et*  
*Les impressions de la Bibliothèque, Paris, 1851.*



après être apparu en homme<sup>6</sup> devant le sexe de sa maman.

Voilà ce que la médecine ne sait pas et que tous les médecins ont été soudoyés pour dissimuler à la naissance, et cela, si ce sombre marché a eu lieu pour certains en toute conscience et ils y ont touché plus de 30 deniers, pour la plupart il s'agit de cette espèce d'obtus mot de passe où celui qui le dit le transmet, l'envoie, l'émet comme anodinément un jour, entre mille, inconscientes paroles, et où celui qui le reçoit et l'entend se demande ce qu'il reçoit et s'il entend ?

Il y a un moment où le fœtus arraché, expulsé du ventre de la mère, ouvre l'œil d'une certaine manière, avec une paupière et un cil très faits, et où il regarde comme s'il comprenait, comme un voyageur d'une autre sphère qui s'abîpète à donner des nouvelles de la vie qu'il vient de quitter et qui n'attend plus que d'être écouté,

écouté, c'est-à-dire aimé tel quel, sans éponge sur sa robe d'humus, son sebum de placenta atmosphère<sup>7</sup> qui sont tout ce qu'il a su conserver de son séjour dans l'autre sphère, mais que sur terre<sup>8</sup> on ne sait plus protéger.

Je veux dire : on ne veut plus protéger.

Trop petit pour se défendre lui-même, l'homme à ce moment ne demanderait qu'un peu de ~~pour continuer à exister,~~

mais c'est là que toute la ~~société se rassemble pour l'empêcher de continuer, il n'a pas à être jeune ou pubère, il est mûr, il n'a pas à devenir mûr, c'est déjà fait, et qu'est-ce qui pourrait faire qu'il vieillirait puisque son apparition sur la terre est le couronnement explosif au contraire<sup>9</sup> d'un lent travail de maturation sur la terre, où il n'apparaît pas en germe et bébé, mais homme fait, et qu'il suffirait de bien regarder pour l'empêcher de régresser.~~

Mais la société y a veillé.

Et le prêtre, le médecin, la mère se retrouvent devant le berceau de ce nouveau-né. Le moment où ce puisatier des sphères hautes se montre armé de sa virilité intégrale dure<sup>10</sup> d'auteurs un peu plus d'un cil d'œil, mais suivant les cas uns

~~à deux minutes, et ce sont ces 2 minutes que tout la tense choisies pour l'insciner.~~

\*

Ça va mal parce que la conscience a été avalée, enfouie, elle s'est enfuie, elle n'est plus là, elle ne dit plus ce qu'elle devrait dire, le théâtre et la poésie ne peuvent plus être parce que la communication est coupée,

les accapareurs, de plus en plus, se retirent dans leurs fortins, sauf ceux qui ont fait peau neuve et de la magie

ont passé à la médecine, à la science, à la pédagogie,

et il y a partout de sombres opérations.

Ça va mal

parce que la conscience a été marronnée et que nous ne sommes pas où nous croyons être.

Et en réalité nous ne sommes pas là.

Non, personne n'est ce corps qu'il est exactement, et il y a autre chose, un ailleurs

qui n'est pas dans l'au-delà mais sur la terre, en certains points connus et catalogués de la terre, non par nous, certes, mais par les manœuvriers ordinaires de certains accaparements.

La conscience n'est pas seulement le corps qu'elle occupe, elle le déborde,

et quand elle le déborde

ça se voit.

A. ARTAUD, HISTOIRE VÉCUE D'ARTAUD LE NONO

Je n'ai cessé depuis 50 ans que je suis en vie de voir vivre les consciences hors des corps, et ce n'est pas la mer à boire.

Ce sont des hommes qui m'ont cette nuit serré la tête, les reins, et le sexe jusqu'à la tuméfaction.

Tu nous donneras, Artaud, tout ce que nous te demandons. Ce qu'ils firent traqués partout et n'ayant donné que dans l'essentiel du principe en absolu, en quoi ils ont RATÉ le corps et atteint une de « ses » fonctions, une fonction, celle formée par la bille de la corignole cordiale rénale abdominale gauche.

Nous ne sommes qu'une idée de l'homme et pas l'homme, l'homme vrai est donc sur ses pieds.

C'est pourquoi :  
ne vous laissez plus mettre au cercueil,  
on croit, étant mort, être délivré du corps,  
ce n'est pas vrai,  
on y revient  
et on y revient dans la tombe,  
entre les 6 planches du cercueil.  
Car le dernier soupir rendu, on vole,  
pas toujours ?.

\*

Les<sup>1</sup> écoles, la Sorbonne, les facultés ont été faites pour et par des ignares qui avaient besoin d'étudier pour apprendre, et d'apprendre pour savoir, fils de cette race de bestiaux incapables d'une initiative propre et qui n'ont jamais su agir, fils de cette race de bestiaux assassins.

Car les choses deviennent choses et mystérieuses à partir du moment où on les creuse,

le comment, le pourquoi et l'être, ne sont pas une loi.

Qui vit n'a pas le temps de s'attarder à des problèmes, désosser c'est perdre le chant, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la médecine, la littérature ont été faites par des impuissants qui n'avaient pas en eux assez de ressources pour offrir au vide de quoi manger et qui ont préféré, comme des termites, ou des tarauds, ou des [ ], ou des [ ], manger le plein de qui avait su pour vivre.

J'ai eu du malheur parce que je suis trop grand pour tout être possible en dehors de moi et qu'aucun être ne peut rester en moi.

J'ai eu du malheur aussi parce que je suis, homme, trop petit pour l'infini que je contenais et qui n'est qu'une idée des hommes venus après, et l'infini c'est moi.

J'ai donc pu être tenté d'être plus grand que moi, ayant oublié  
(par magie)

la nature de la vraie grandeur  
et les esprits s'étant jetés dans le vice du péché d'aimer afin de m'en désespérer m'en ayant fait perdre le haut corps.

\*

Dicter<sup>1</sup> la séance dans les 4 ou 5 cahiers par pages espacées.

# Wir sind die Treibend

*R. M. Rilke*

Wir sind die Treibenden.  
Aber den Schritt der Zeit,  
nehmt ihn als Kleinigkeit  
im immer Bleibenden.

Alles das Eilende  
wird schon vorüber sein ;  
denn das Verweilende  
erst weiht uns ein.

Knaben, o werft den Mut  
nicht in die Schnelligkeit,  
nicht in den Flugversuch.

Alles ist ausgeruht :  
Dunkel und Helligkeit,  
Blume und Buch.

# Nous sommes les agités

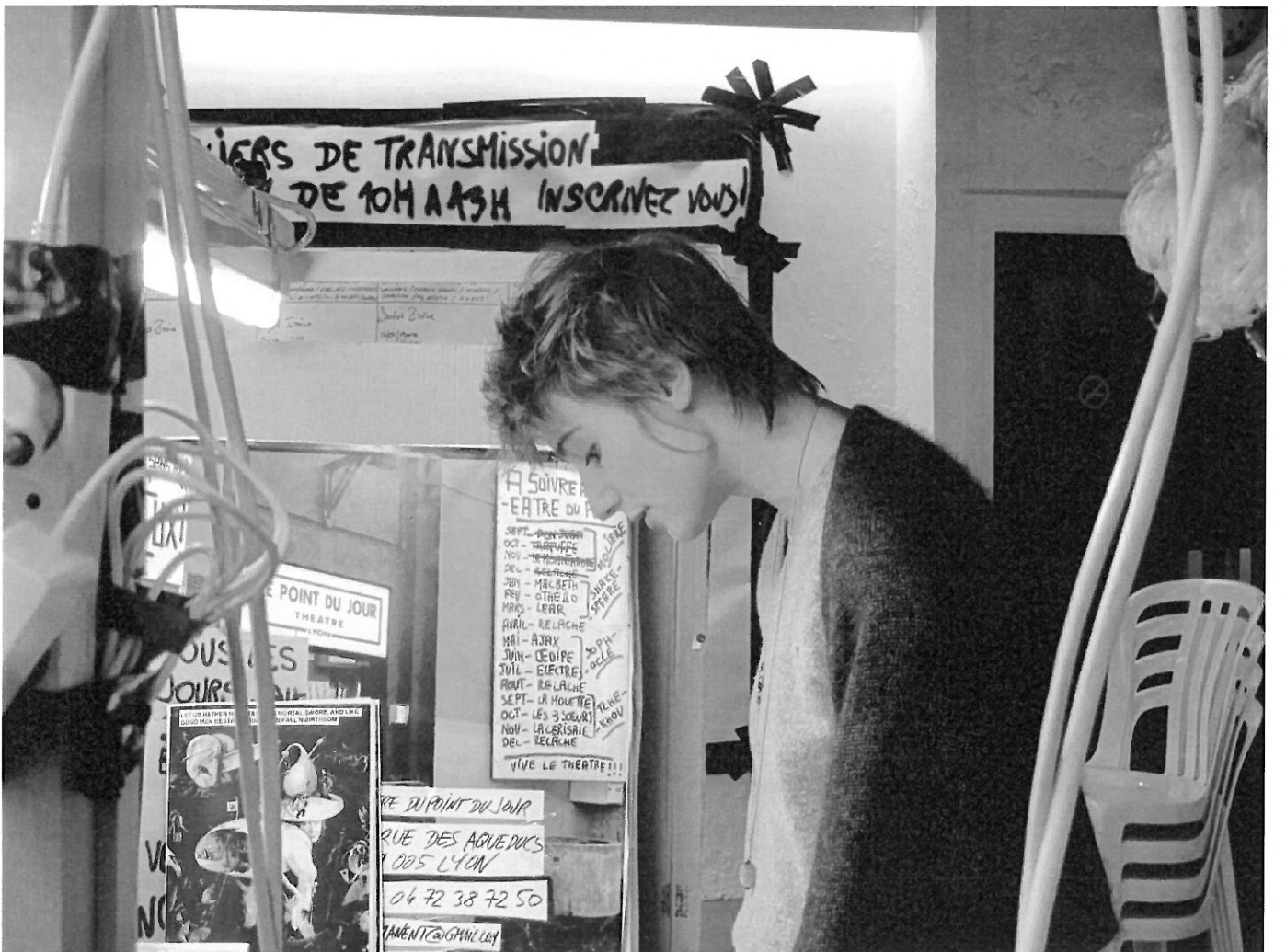
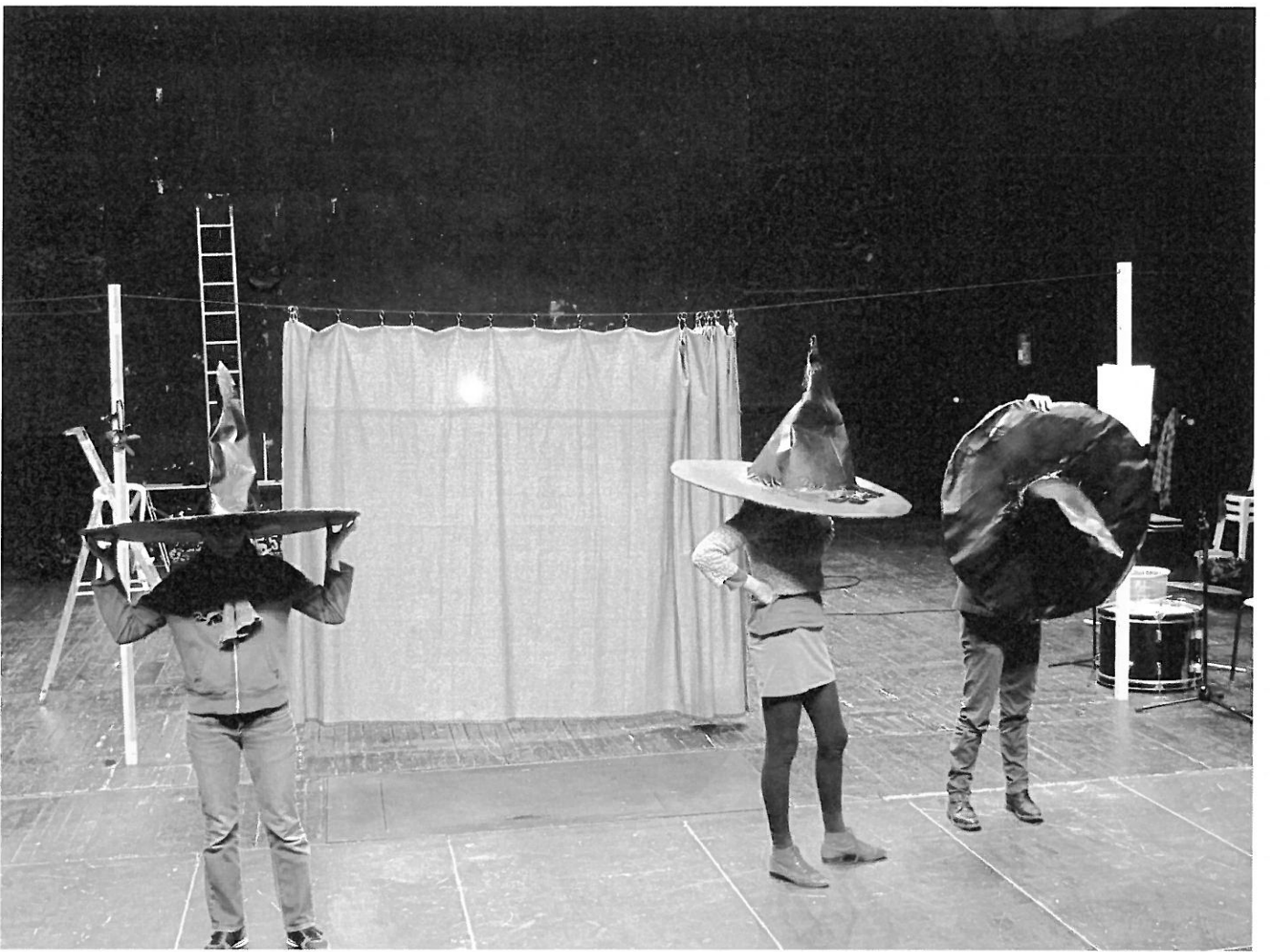
Nous sommes les agités.  
Mais le pas du temps,  
prenez-le comme un détail  
parmi ce qui demeure.

Tout ce qui nous presse  
sera bientôt passé ;  
car seul ce qui s'attarde  
nous baptise.

Garçons, ô ne gâchez votre courage  
ni dans la vitesse  
ni dans l'essai d'envol.

Tout est au repos :  
obscurité et clarté,  
fleur et livre.







**AND WITH THY BLOODY AND INVISIBLE HAND  
CANCEL AND TEAR TO PIECES THAT GREAT  
BOND WHICH KEEPS ME PALE!**

## Ballade finale

François Villon

Ici se clôt le testament  
Et finit du pauvre Villon.  
Venez à son enterrement,  
Quand vous orrez le carillon,  
Vêtus rouge com vermillon,  
Car en amour mourut martyr :  
Ce jura-t-il sur son couillon  
Quand de ce monde vout partir.

Et je crois bien que pas n'en ment,  
Car chassé fut comme un souillon  
De ses amours haineusement,  
Tant que, d'ici à Roussillon,  
Brosse n'y a ne brossillon  
Qui n'eût, ce dit-il sans mentir,  
Un lambeau de son cotillon,  
Quand de ce monde vout partir.

Il est ainsi et tellement,  
Quand mourut n'avoit qu'un haillon ;  
Qui plus, en mourant, malement  
L'époignoit d'Amour l'aiguillon ;  
Plus aigu que le ranguillon  
D'un baudrier lui faisoit sentir  
(C'est de quoi nous émerveillon)  
Quand de ce monde vout partir.

Prince, gent comme émerillon,  
Sachez qu'il fit au départir :  
Un trait but de vin morillon,  
Quand de ce monde vout partir.

qui  
et de ce mot lancé  
est-ce vers toi ou bien vers qui  
la vieille plainte déchire  
chacun confond le sang et le savoir  
il y a fuite d'avenir  
ô les dents  
et derrière elles ces lèvres de vent  
où va et vient le goût du présent  
le compte n'y est plus qui faisait le jour  
la lumière penche et  
là-haut vient le bleu terrible  
nul n'est sûr à soi-même  
la faulx est dans le cœur cachée  
et que veux-tu si la beauté  
tient au passé toujours c'est  
comme le pied à la chaussure  
nous admirons ceux qui ne peuvent pas mourir  
car ils sont la nature que nous ne sommes pas  
aucun baiser n'emporte la bouche offerte  
et gardée malgré le désir  
qui  
qui donc voudrait

B. NOËL, LA CHUTE DES TEMPS



sentir sur la peau de ses yeux  
autre chose que le vide du monde  
l'aile a le même besoin  
d'abîme et nous passons dans  
l'air oubliant  
que la vérité se tue elle-même  
il y a  
trop de doigts sur les choses  
les mots n'en reviennent pas  
deuil sale et  
on t'avait dit de prendre garde  
le souffle remue la langue  
il nous reste un mur là-bas  
de pierres aériennes et ce cadre obscur  
qu'on appelle vie  
mais qui  
devine en l'incessant passage  
la substance même de l'intimité  
et qui  
peut rire à la folie du reflet mortel  
je est un écho  
il roule sous le crâne  
et qui l'a dit  
la voix ne ressemble à rien  
elle est le tremblement de la chair molle  
sa fragilité faite invisible  
l'homme s'oublie dans cette fumée d'air  
il imagine et voit l'imaginé  
il est une fois  
desserre ta gorge  
une goulée de temps est douce

dans le tombeau suinte une source  
et l'herbe as-tu dit fait revenir les morts  
au jour  
trop d'ongles cherchent nos yeux  
la tête est lasse d'être en haut  
elle regrette le singe mais quoi  
l'amour est le côté beurré  
de la condition je me souviens  
d'une chambre toute neuve et tu  
disais la mémoire met des draps  
blancs aux lits qui ne serviront plus  
le linge sale vaut mieux pour le futur  
et même pour le mystère et même  
pour la poésie  
qui ne va si souvent  
à la ligne que pour souiller plus vite  
et par saccades  
qui est blanc  
j'aime disais-tu j'aime tellement  
être le contraire de ce que je fus  
cela me déleste des idées que j'aie eues  
cela m'aide à gaspiller mon nom  
écoute le grand bruissement des cellules  
la feuillaison du corps  
et quelle haleine en est la rumeur  
je ne veux rien d'autre sur  
ma langue  
et vois-tu  
je couche loin de moi-même  
mes paupières restent battantes  
le temps fait le tour de la terre

en attendant et j'espère j'espère  
qu'il s'est enfin évadé de moi  
l'ennemi

il fut un temps où  
l'homme ne comprenait pas le mot  
homme où l'homme n'était pas  
lié à lui-même

maintenant je est seul  
et le solitaire est tout de même interdit  
au ciel du dieu-peuple et du dieu-dieu  
il regarde la trace de l'oiseau  
il regarde son regard que raccommode  
cette déchirure et

qui va là  
l'infini est le rapport de la couture  
du monde avec notre propre couture  
viens disait-elle viens  
le passé ne doit pas durer sauf  
dans l'oubli et sais-tu  
le périssable est notre jour  
il lave le monde et  
nos yeux il permet que  
d'autres visages portent notre nom  
et qui

qui fut moi  
dans le temps où tu m'aimais  
le tu est la nuit des mots  
faisais-tu et le non-vécu  
montait vers nous comme une vague  
on n'en vivra jamais assez  
l'homme écrit son histoire d'une main

l'autre se prend dans la page  
quelque chose qui nous ressemble  
s'ajoute à ce qui est

mais quoi  
le corps n'a pas lieu tout le temps  
et l'émotion est chose muette  
comme l'est toute chose  
le je appelle pour être tutoyé dans  
l'innombrable nous prendrons  
le large les syllabes feront voile  
l'avenir n'est pas un jour plus un jour  
il est maintenant

oh dis-je  
si tu ne veux pas de moi  
le toi ne pourra te revenir  
pas plus que ton image de moi  
ne pourra sortir de toi  
nul n'est en soi hormis les anges  
ton image crierà en moi

oh injuste  
injuste et mon souffle emportera  
le visage qui sur ton visage était  
la beauté de mes yeux  
et il restera tout à dire encore  
de notre vivant puis tu marcheras  
sur mon ombre poussant  
du pied ce petit tas de mots  
le désir

le désir fut ce glissement  
vers l'immédiate éternité  
le cœur

battant le venir battant  
pour que la forme du présent  
soit la même que ce battement  
quel amour les pierres blanches  
autour du lit et l'air  
entre les doigts coulant  
un silence la peau de l'œil  
fraîche les mains cousant  
une lumière  
je n'écrirai plus  
disais-je et tu me répondais  
il faut que vive de nous  
ce qu'aucune peau ne protège  
et qui n'a pas même de chair  
pour en mourir  
je fais comme si  
je me souvenais mais tout cela  
précède et qu'importe si je préfère  
parler du futur au passé  
ce qui sera et ce qui fut portent  
notre maintenant il ne faut pas  
trop de réalité à la fois  
les yeux ouverts sont immortels  
ils regardent la langue coupée  
qui devant chaque chose prend  
ou sur laquelle chaque chose est peinte  
grandeur nature  
nous ne savons rien  
nous parlons avec l'accent du présent  
coucou coucou fait en vain le perdant  
et couac la bouche sent là-haut

le vide sous le palais  
quel tombeau où va le mot  
étoilé tomber dans le noir  
les visions n'ont pas besoin de sépulture  
le mental est un lieu sûr  
bien que provisoire il connaît les formes  
sans être forme lui-même il est  
multiple tout en étant un  
et sa limite est en lui tout comme  
en lui le perpétuel besoin de chavirer  
hors de soi  
je vis de ma mort  
ce futur soulève mon présent  
le jour la nuit ne mesurent rien  
car la mesure qu'est-ce que la mesure  
une goutte d'air dans l'air  
les yeux toujours dans les mêmes trous  
la fenêtre prise pour l'espace  
suis-je  
de mon temps  
drôle de question  
mon temps n'est qu'à moi  
que seraient les terreurs et la modernité  
sans le papier comme cervelle répandu  
en guise de sens et d'avoir  
comme il faut  
on me dit poète  
moi pas  
en cela je suis d'accord  
avec l'ennemi mais l'ennemi est poète  
c'est pourquoi il aime la poésie

moi pas  
la poésie est une poire  
introuvable quand on a soif  
quelque chose appelle dans le mouvement  
de sa propre disparition et cela seul  
chatouille la langue dis-moi  
quel nom quel miroir de nuage  
mais tout visage se lève  
de soi-même dès qu'on le fixe  
et je meurs  
la main pose ces mots  
et ne sait rien de tout ce qui pourtant  
s'évapore ici même dans l'élan  
de nommer  
qui  
et celui-là jusqu'au dernier  
moment n'osera dire  
c'est assez  
il regarde la main  
est-ce moi fait-il  
le corps porte tellement de je  
l'un chasse l'autre et change la récolte  
la saveur de la durée perle mieux  
sur le il combien de places encore  
en moi dessous l'unique peau  
la succession est si légère  
toute une histoire qu'on ne lira pas  
sur le blanc de l'œil mais nul ne lit  
non plus dans l'air cette partie  
qui fut le contenant de nos paroles  
le souffle à travers lequel nous

nous sommes touchés n'est rien  
que ce tout et va le vent  
d'une mer à l'autre d'une bouche  
vers toutes les bouches la poésie  
est comme l'air un poème la respire  
un instant puis il n'est plus  
que la gorge vidée la gorge  
appelante et j'étouffe  
de ne pas comprendre le monde  
le même ciel sur tout déroulé  
l'obstination de la vie  
l'homme  
ne peut être qu'un homme  
et voici la chose terrible la chose vraie  
hors de lui rien ne change  
il revoit le vieux pays porteur d'air sombre  
et le besoin d'avant l'histoire le reprend  
le besoin des signes mais la terre est nue  
sa gratuité crève les yeux  
il ne traîne à la surface  
que les squelettes d'une affaire basse  
et violente  
le sang gèle  
et celui qui pense à l'abri des paupières noires  
rêve d'une vie sans mémoire d'une vie  
pure il cherche un lieu où le temps  
ne se diviserait pas plus que le ciel  
maintenant dit-il chacun de nous  
attend quelqu'un qui veut sa mort  
et l'on appelle cela vivre  
le quotidien n'est jamais clair

tout ce que nous disons est l'écho  
d'un mot passé d'un mot  
qui voudrait achever aujourd'hui même  
une chose autrefois commencée  
nous voyons les mêmes étoiles que les morts  
et l'odeur qui monte de la terre est le fantôme  
de toutes ses fleurs

change-moi

dit-elle change-moi de moi car tout  
précède le présent ô rumeur  
qui me double et me vieillit  
de ma propre jeunesse écoute  
j'ai perdu mes cris et mes mains  
restent là posées sur l'air  
regarde le seul désir est dans les yeux  
les yeux ne signent rien  
ils voient ce qui n'est pas moi seulement  
ils sont la langue du tu et le tu  
échappe à la forme mortelle  
j'ai peur des pierres leur vie est trop longue  
la miennne désire une durée qui dissoudrait  
moins la mort que mon identité  
tuante

ceux qui ne voient que dans leur cœur  
oublient l'amour dans l'amour  
qui me repêchera au bord de ton visage  
si je meurs de n'être que moi  
ô langue langue à quoi bon  
aller à la ligne comme si le temps  
ne le faisait pas tout seul jour après jour  
la lune tire l'eau la neige fond

mes dents vieillissent et le présent  
est de plus en plus haut  
mais vive l'abrupt  
il casse l'ordre des choses  
il donne enfin la parole  
à l'évidence

mais qui

porte le deuil de soi-même  
tant qu'il lui reste à faire  
et c'est encore et toujours tout  
d'avance j'ai fait la part du cadavre  
il aura mon nom pas ma chair souviens-toi  
la clé est dans la collision des contraires  
il aime l'orbite débordante  
d'inconnaissable qui est la bave  
des esprits et moi pensant au creusement  
futur je ris avec mes lèvres  
que n'aura pas le mort

maintenant

vienne ce qui doit venir  
car tout est regard debout  
dans le présent même la chute  
ainsi je vois monter les choses autour  
de moi et grandir doucement  
le cercle je ne sais pas ce qu'est  
cette figure ni le pourquoi  
ni le comment je n'aime pas  
le chant pas le poème  
et cependant je leur donne mon temps  
car ils sont comme lui  
le contre-moi

# CITATION DU JOUR

## LADY MACBETH

Alack, I am afraid they have awaked,  
And 'tis not done. The attempt and not the deed  
Confounds us. Hark! I laid their daggers ready;  
He could not miss 'em. Had he not resembled  
My father as he slept, I had done't.  
(Shakespeare, *Macbeth*, II, 2)

## LADY MACBETH

Hélas ! J'ai bien peur qu'ils se soient réveillés et que rien n'ait été fait. C'est la tentative, non l'action, qui nous perd. Écoutons ! J'avais préparé leurs poignards. Il n'a pas pu les rater. Si le roi n'avait pas ressemblé à mon père quand il dort, je l'aurais fait moi-même.  
(trad. Julie Etienne & Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

## LADY MACBETH

Hélas, j'ai peur qu'ils se soient réveillés,  
Que ce ne soit pas fait – la tentative  
Non l'acte, nous confond. – Ecoute ! J'ai  
Préparé les poignards – c'est impossible  
Qu'il ne les trouve pas. – S'il n'avait pas  
Ressemblé à mon père quand il dort,  
Je l'aurais fait.  
(trad. André Markowicz)

## LADY MACBETH

Dieux ! Que j'ai peur qu'ils ne se réveillent  
Avant que tout ne soit fait. C'est ce commencement  
Qui peut nous perdre et non la chose même.  
Écoutons... J'ai laissé leurs dagues prêtes,  
Il n'a pas pu ne pas les trouver... Si Duncan  
N'avait pas ressemblé à mon père, dans son sommeil,  
C'est moi qui l'aurais frappé !  
(trad. Yves Bonnefoy)

## LADY MACBETH

Ah. Ils sont réveillés et ce n'est  
Pas fait. L'attentat nous dévore, mais pas l'action.  
J'ai mis leurs poignards à portée de main.  
Il devait les trouver. S'il n'avait pas ressemblé  
Dans son sommeil à mon père, je l'aurais fait.  
(*Macbeth* d'après Heiner Müller, trad. de l'allemand : Jean-Pierre Morel)

## LADY MACBETH

Hélas, je crains qu'ils ont réveillé,  
Et 'tis pas fait. La tentative et non l'acte  
Nous confond. Ecoutez! J'ai posé leurs poignards prêts;  
Il ne pouvait pas manquer 'em. N'avait-il pas ressemblé  
Mon père endormi, j'avais done't.  
(Google traduction)

**BUT LET THE FRAME OF THINGS DISJOINT,  
BOTH THE WORLD SUFFER, ERE WE WILL  
EAR OUR MEAL IN FEAR AND SLEEP IN  
THE AFFLICTION OF THESE TERRIBLE  
DREAMS THAT SHAKE US NIGHTLY.**



Mais j'aimerais mieux voir la structure de l'univers se disjoindre, le ciel et la terre s'abîmer, que de continuer à manger et à dormir en proie aux cauchemars qui nous secouent nuit après nuit.

# LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Vendredi 21 février

## Ateliers de transmission :

L'atelier n'a pas lieu, faute d'inscrits.

## Répétition :

La forêt est devenue des photocopies d'arbres posées sur les sièges. Les sièges sont devenus le lieu de la nature : la première fois que Macbeth et Banquo apparaissent, ils enjambent les sièges,

comme s'ils avançaient avec difficulté dans une forêt touffue.

Répétition d'Othello, lors de la première apparition d'Othello. Othello n'apparaît pas tout de suite, il parle derrière le rideau. On joue comme si le plancher était de l'eau, tout le monde se déplace en gondoles.

## Chronique du hall : 55 spectateurs

Une ambiance plutôt festive. Ce soir détient le palmarès de la semaine en termes de nombre de spectateurs. Le hall est rempli sans être bondé, les spectateurs retrouvent des amis ou connaissances venus voir la pièce et ils sont heureux de trouver des visages connus. D'anciennes et prochaines stagiaires viennent voir ou revoir le spectacle avant la fin. On sent que l'annonce qui orne les deux façades du Théâtre « Dernières de MACBETH » fait leur effet. La veille de la dernière, l'effervescence propre à ces représentations est déjà là sans être encore teintée de nostalgie.

## Chronique de la représentation:

Une bonne représentation, dynamique et rythmée, encore une fois fortement applaudie. Le public se laisse surprendre par les changements apparus ces dernières semaines, notamment par les arbres de la forêt de Dunsinane qui sont accrochés à l'arrière des chaises des spectateurs.

## Chronique du public:

Dans le public ce soir, deux femmes enceintes qui tiquent toutes deux lors de la seconde apparition des sorcières à l'acte IV. La photocopie de l'enfant en pleurs fait se retourner vers elles leurs entourages respectifs. Les spectateurs sortent de la salle le sourire aux lèvres. Dans le bus après le spectacle, certains commentent la disposition des chaises le long de l'arène : « Ca faisait vraiment espace de jeu, une sorte de ring au milieu de l'arène. ».

Camille Khoury

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et de la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Camille Khoury, Adèle Gascuel ; Montage iconographique : François Dodet

Illustrations (par ordre d'apparition): Anonyme, XIX e s. / Pieter van der Heyden, *L'Écailler naviguant*, 1562 / Martino Rota, *le combat de la vérité*, 16e s. / Jan Sadeler, *allegorie de la nuit*, 1582 / Photo D.R. / Albrecht Durer, *le monstre marin*, 1498.



# THE ATTEMPT AND NOT THE DEED CONFOUNDS US



AD

C'est la tentative non l'action qui nous perd